



1

25 June
1921

CHRONIQUE DES LIVRES

P. J. Toulet. -- Paul Morand.

Jean Giraudoux. -- André Gide.

L'été est venu couronné d'or, s'épongeant le front et tenant un petit drapeau aux couleurs nationales. Dans les ateliers chaque midinette vante la plage normande où, pendant huit jours, elle mangera des crevettes, montrera de grêles jambes nues, s'effraiera devant les vaches rousses et sentira sa petite âme soudain pleine d'infini, qui jusqu'alors uniquement aimait le shimmy et la *Tendresse* de M. Bataille. M. Pierre Benoît écrit un nouveau roman. M. Rivoire tente d'être académicien. M. Cocteau se croit du talent.

Mon chien s'appelait Tom, et ma chienne Djaly.

Ah! que de noms pompeux méritaient mieux l'oubli.

Dans les jardins d'hôpitaux les malades s'étendent face au ciel, sur le gazon et rêvent à leur infirmité.

Cependant nos écrivains n'osent rivaliser avec le lyrisme des casinos, des pics alpestres ou des vagues court frisées. Il fait si chaud que Pénélope abandonne sa tapisserie et se laisse embrasser près de l'oreille par un des patients prétendants. Il fait si chaud que nous n'aurons plus d'héroïsme ni de grande passion. Il est trop tard pour partir -- sinon pour Deauville. Et Georges Merry aurait de la peine à recruter un nouvel équipage. Pourtant

Les trois princes Pou, Lou et You

Ornement de la Chine.

Voyagent. Deux vont à machine.

Mais You, c'est en youyou

Voilà quatre vers extraits des *Contrerimes* (1), de P. J. Toulet. Ne vous indignez pas en protestant que ces vers ne sont pas sérieux. Toulet, comme Apollinaire, Salmon, Carco, Derème et Max Jacob appartient au groupe des Fantaisistes. -- De mes grands chagrins j'ai fait de petites chansons, disait Henri Heine. Je ne crois pas que Toulet eut jamais de grands chagrins, et voilà ce qui manque d'abord aux petites chansons réunies par les soins du *Décou* dans les *Contrerimes*.

P. J. Toulet a tous les défauts. Le pauvre poète, nous l'avons vu, n'est pas sérieux. C'est un crime impardonnable au temps de notre France républicaine et démocratique. Entre deux dentelles un coin nu de la jambe d'une femme, un jaune citron en une devanture d'une rue perdue, dans la campagne d'été un paysan qui fait un geste d'or -- cela suffit à l'inspiration de Toulet. Ses amantes et muses s'appellent

Bella, Faustine, Lilith ou Zo'. Vous avouerez que c'est inconvenant en une époque où l'on peut s'appeler Jeanne ou Marguerite.

Ce n'est pas tout. P. J. Toulet prend un malin plaisir à rechercher les allitérations, les consonnances analogues.

Dans le fil vaste et dévasté.

dit-il, comme Max Jacob. Ses vers sont parfois de simples jeux de mots :

Tout un peuple était à genoux.

Nous mêlions les nôtres.

En voici un autre que je voudrais voir en tout petits caractères. Il s'agit encore d'un des trois ornements de la Chine :

Mgr. Pou, mauvais époux.

Tu cogites sans cesse.

Pas tant de g. pour la Princesse.

Fais-lui des petits Pous.

Il recherche les mots rares, les anciennes tournures, les archaïsmes. Il nomme l'arc-en-ciel *écharpe d'Iris*. Et lorsque, au milieu d'une phrase qui eut fait les délices de Corneille ou de Jean-Louis Guez de Balzac, Zo', tirant les verroux et se cachant d'un bras le visage, laisse tomber son dernier voile, jugez du barbarisme. Parfois il veut prendre un ton simple, mais rien n'est plus artificiel que cette simplicité. Il veut être éloquent! C'est à la manière dont Ronsard ou tel autre l'ont été.

Je cherche Toulet. Préciosité, archaïsmes, légèreté. Toulet possède tout cela, mais après d'autres. Quelle est son originalité, quel est son apport? Il joue avec les mots, les rythmes et les rimes d'une étonnante façon :

Vêtue à l'envi d'un beau soir

D'une liquette d'écarlate

Et d'un seul bas noir, délicate

Avoir.

Mais il vient après Banville. Il a tous les défauts, tous les défauts secondaires. Et sa grande qualité c'est d'avoir réuni tous ces défauts, et d'en tirer sa personnalité. Il est comme ces hommes inconstants, sceptiques, hableurs et paresseux, et par lesquels on ne peut pourtant se laisser d'être séduit. Au reste, les plus grands poètes ne sont peut-être pas les plus originaux. Vingt siècles de culture ont donné ces *Contrerimes*. Et ce que nous aimons le mieux en Toulet, c'est sans doute l'Anthologie grecque, Baif, du Bellay, Voiture, Banville et bien d'autres. Cela ne l'empêche pas d'être un poète charmant et spirituel, qui

(1) Les Contrerimes. Emile Paul. 10 fr.

sait comme pas un se moquer du monde et de lui-même. Il écrit :

Dans un palais d'aventurine
Où se mourait le jour
Avez-vous vu Boudroulboudour,
Princesse de la Chine.

et l'adorable fantaisie

C'était sur un chemin crayonné
Trois châteaux de Provence
Qui s'en allaient d'un pas qui danse
Le soleil dans les yeux.

Et j'ai beau faire, il y a tant de grâce et d'esprit dans ces vers, et tout ce que je reproche à Toulet n'est si cher à moi-même, que je les préfère, malgré que j'en aie, à la chanson du roi Henri.

Remarquons ce changement dans notre art poétique. Le but que se proposait autrefois chaque artiste était, à force d'art, de rendre cet art invisible. Rien ne semble plus simple que ces deux vers :

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Mourrez-vous aux bords où vous fûtes laissée

Une page du *Journal sans Dates* insinue que ces vers ont pu être écrits très facilement, et que les sons en «, qui nous semblent si harmonieux, parurent d'abord déplaisants à Racine. Je n'en crois rien. Or, aujourd'hui il semble que l'artiste prenne plaisir à faire parade des difficultés surmontées. Ces difficultés, il les accumule. Il est toujours en spectacle. Faisons facilement des vers difficiles, voilà la formule de beaucoup de contemporains.

Et ce n'est pas M. Paul Morand qui nous donnera une impression de simplicité. Il intitule son livre **Tendres Stocks** (1). Cela nous montre assez qu'il a pour ses sujets l'œil d'un peintre amusé et parfois cruel. Ces *tendres Stocks* sont en l'espèce trois jeunes femmes : Clarisse, Delphine et Aurore, rencontrées à Londres par l'auteur. Celui-ci les aime-t-il, est-il ému par elles, quelles impressions, quels sentiments font-elles naître en lui ? N'en demandons pas tant. Ce sont de tendres stocks. Ce sont des matières propices aux descriptions, aux concertos, aux brillants tableaux. Elles ont chacune un numéro. J'applaudis surtout au n° 2, M. Morand. C'est le plus réussi. Vous nous avez montré là un être sympathique et qui ressemble à une femme.

M. Morand est peintre, mais peintre capricieux. Il ne peint pas à domicile. Il ne s'occupe de son sujet que lorsqu'il se rencontre avec lui. Aurore, Clarisse et Delphine ne nous sont représentées que dans des rapports de camaraderie ou de flirt qu'elles eurent avec lui. Elles sont peintes par occasion (2). C'est pousser très loin la probité artistique. Lorsqu'un écrivain comme Daudet ou Zola, qui se targue de vérité documentaire, nous fait assister à la toilette de nuit de son héroïne, nous sommes en droit de l'accuser de bluff. Soyez sûrs que si M. Morand nous décrit le bain d'Aurora, c'est qu'il y a assisté.

Il est d'autre part écrivain impassible. Voilà une des premières raisons qui le font différer de M. Giraudoux, puisqu'à tort ou à raison (un peu à raison), on rapproche toujours ces deux noms. Que M. Giraudoux nous parle de l'Amérique, de Simon, de

Jack ou de Suzanne, nous savons bien qu'il parle de lui. Il se peint orgueilleux, paresseux, dilettante, sensible, selon le caprice du moment. Mais il serait fort embarrassé de peindre Pierre le forgeron ou M. Millerand. Sans doute a-t-il raison : ses mémoires sont fort intéressants, encore qu'ils ne changent pas souvent. M. Morand parle très peu de M. Morand : au point que nous ne savons même pas s'il est myope, s'il est grand et s'il aime le thé (choses capitales que M. Giraudoux, les dieux en soient loués, ne nous laisse pas ignorer).

Ce n'est pas la seule différence entre les deux écrivains. M. Giraudoux est plus fantaisiste et plus acrobatique. Jeune athlète sûr de lui et de la sympathie du public, il sourit toujours. Ce n'est pas tout à fait un original ; c'est un plaisant. Il ne demeure jamais tranquille. Il parle en riant des choses graves et sérieusement des autres.

Il fait l'enfant avec une telle perfection qu'on est obligé de le prendre pour une grande personne. Il scandalise si gentiment qu'on a envie de l'imiter.

« Les Allemands firent la guerre à la France pour pouvoir venir au Café de Paris en uniforme. Ils la firent à l'Angleterre parce qu'ils étaient persuadés que les tailleurs anglais faisaient exprès de leur tailler des vêtements de mauvaise coupe. »

La phrase est de M. Morand, mais c'est la phrase type de M. Giraudoux.

Cela prouve que M. Morand rappelle parfois M. Giraudoux. Mais d'ordinaire son allure est plus grave. Il est moins aisé. Il porte des vêtements de cérémonie. Il trahit davantage l'effort. Si nous disons que M. Giraudoux dessine, M. Morand fait de la gravure à l'eau-forte. Qu'il me pardonne cette vieille image. Les siennes sont d'un autre ordre. Il en a mille et trois, dont beaucoup brillent d'un éclat singulier. Comme de plus, il procède (à l'encontre de M. Giraudoux) par phrases courtes, hachées, ses récits donnent à la lecture l'impression d'un film trépidant et riche en couleurs. Je le crois artiste plus travailleur et plus consciencieux que M. Giraudoux. Il est en progrès. La *Nuit hongroise*, parue récemment dans les *Écrits nouveaux*, est un chef-d'œuvre. Une grande partie de l'intérêt de ses récits tient au sujet ; celui-ci changeant, l'intérêt se renouvelle.

C'est ce qui ne se produit pas pour les romans de M. Giraudoux. **Suzanne et le Pacifique** (1) est un ouvrage charmant, à coup sûr. Mais nous avons déjà lu *Simon le Pathétique*. Il reste deux voies par où M. Giraudoux pourra se renouveler : qu'il aborde résolument le domaine de la fiction et nous parle du Chat Botté, de la pantoufle de Cendrillon et de l'Oiseau bleu — sinon qu'il sorte de lui-même et fasse un traité de morale religieuse.

* *

Or M. Gide, qui est allé passer la saison à Biskra, écrit :

LETTRE DE M. ANDRÉ GIDE

Biskra, 20 juillet.

Ma chère Angele,

Je résolu, au printemps dernier, vous le savez, d'aller revoir ces lieux qui me furent jadis source de si délectables sensations. Biskra, Chetma, Touggourt, Bliddah, fleur du Sahel : oasis, mœurs que les fraîches grenades vous étanchâtes les soifs qui, calmées au soir tombant, quand chantait l'aurore tendaient

(1) Nouvelle Revue Française, 7 fr. 50.

(2) M. Morand est à l'Université d'Oxford. Description des coutumes universitaires. Il reçoit une lettre de Delphine, Description de Delphine. Puis l'on parle de nouveau des étudiants d'Oxford.

(1) Emile-Paul ; 7 fr.

mes lèvres et mon cœur vers de nouveaux pays. Auprès de vous, coupes inépuisables, jardins, sentiers dans les verdure, enfants jolis comme des idylles grecques, je revins au printemps dernier.

Or, vous le dirai-je, chère Angèle, ce qui fut l'enchantement ancien, me laisse aujourd'hui à peu près indifférent. Je fus au début de la semaine par les rues de Biskra, Biskra qui m'inspira mes meilleurs chants (1). Des femmes très peintes et solennellement ornées, au pas des portes veillaient. Mais je négligeai leur tacite invitation. Car je ne le nierai point, ces voluptés érotiques ne m'ont jamais fait vibrer. Dans les jardins de Biskra je pénétrai. O palmiers, tiède humidité, éden merveilleux ! Un enfant brun paissait son troupeau. — Comment t'appelles-tu ? lui demandai-je. Il me répondit : Athman. J'écartai de son front une boucle tombante. Mais je me sentais l'âme glacée. Il avait d'ailleurs le cou sale. Je le quittai et m'assis à l'écart.

Jadis, pensai-je alors, je prenais plaisir à évoquer toutes les beautés du monde. — Je partirai, je partirai, disais-je. Or, si à un tel point j'avais eu la fièvre de partir, me serai-je tant exhorté au départ ? Je me l'avoue tout bas : j'eus toujours peur en quittant la maison où j'avais dormi ; j'emportais de bons vêtements de voyage ; et le plus grand regret qui me reste aujourd'hui, c'est de n'avoir pas épousé Alissa. J'ai passé ma vie à m'imaginer autre que je n'étais. Las de mon uniforme vertu, je rendis criminel mon cher Lafcadio. Mes livres me furent des revanches. Et si ma vie a pu sembler étrange à plus d'un, c'est que, ne me connaissant pas très bien moi-même, ou plutôt ayant peur de me connaître trop facilement, j'imaginai de me chercher ça et là, sauf peut-être où j'aurais pu me trouver, et d'endosser tel ou tel vêtement, dont aucun ne m'allait exactement.

Tel était le cours de mes pensées. Mais déjà je n'y prêtai plus qu'une médiocre attention. Le soir tombait. Je relevai la tête. Car enfin, ne suis-je pas célèbre ? Ne verse-t-on pas des larmes en lisant telle de mes pages ? J'ai suscité d'étranges fièvres. Des jeunes gens chérissent mes livres et répètent mon nom avec une tendre adoration. Aux soirs intimes, dans les minutes fraternelles, l'étudiant enseigne ce nom à sa petite maîtresse. Et si parfois l'on use de quelque ironie à mon égard, n'est-ce encore un hommage ?

Je suis, ma chère Angèle, votre

André GIDE.

MARCEL ARLAND.

reprochera pas son idéologie. Et j'aime que M. Thérive laisse à M. Pierre Benoit le soin d'avoir de l'imagination. C'est écrit en une langue probe, un peu nue, très pauvre en couleurs. On ne sent pas la recherche de l'originalité. L'auteur n'aime guère que ses idées.

Je regrette pourtant :

1° Que les caractères soient tout d'une pièce. Il n'y a pas de nuances. Les personnages sont logiques, un peu conventionnels. Ils ne donnent pas assez l'impression d'être vivants. Ils manquent parfois un peu de vraisemblance. Plutôt qu'Albert ou Valère, ils sont l'idée A et l'idée B.

2° L'intrigue, très simple, est double, ce qui est souvent un charme en de tels livres, où, derrière un problème de morale, nous aimons à voir une crise sensuelle ou sentimentale. Un célèbre écrivain fuit la maladie et la guerre dans un sanatorium de Suisse. Il y rencontre son ancienne maîtresse. Ses rapports d'amitié avec celle-ci constituent la première intrigue (et, que M. Thérive ne s'y trompe pas, la plus attachante, car elle contient cette parcelle de chair et de honte sans quoi presque aucune œuvre n'est viable). Cet écrivain laisse en France un neveu, qui voit en lui un dieu, se révolte au nom de ses idées et se fait tuer pour finir en beauté. L'oncle est responsable de cette mort, se voit seul, et, mourant, renie sa vie et ses idées, estimant qu'il faut sacrifier le respect de l'individu et des grandes lois humanitaires à celui de la collectivité et des conventions généralement admises : mariage, etc. Peut-être pourrait-on remarquer qu'il ne change d'opinion que parce qu'il se sent soudain seul et près de la mort. Trop vieux pour goûter aux lèvres de sa maîtresse l'illusion ancienne, il souhaite et appelle la protection du commissaire de police et les oranges bi-hebdomadaires des enfants, petits-enfants et arrière-neveux légalement empressés autour du lit du cher malade. Nous souviendrons-nous aussi que c'est là le sujet du *Disciple*, de Paul Bourget, le sujet comme la conclusion. Ce qui n'empêche pas *l'Expatrié* d'être un livre très appréciable. (La Sirène, 7 fr.)

ANGLET. — *Louis Aragon*. — M. Louis Aragon est jeune et audacieux, donc sympathique. Je voudrais pouvoir dire que son livre est pour nous ce que furent *l'Homme libre*, *Paludes* ou *l'Hiver en Méditation* pour les contemporains. Je vois deux causes de ce livre : 1° l'ennui ; 2° l'ignorance de savoir que dire. Il y a des pages très réussies. Mais M. Aragon eût pu aussi bien parler d'Henriette d'Angleterre. Si c'est un roman à symbole, il est détestable. Roman d'intrigue, je préfère les *Trois Mousquetaires*. M. Aragon a les meilleures intentions, même du talent, surtout la volonté d'écrire. Mais qu'écrira-t-il ? (*Nouvelle Revue Française* ; 7 fr. 50.)

TROIS FEMMES. — *Pierre Mille*. — Ce sont trois contes fort agréablement narrés, moins élégants que ceux de Musset, moins tourmentés et pittoresques que ceux de Mérimée, ils ne manquent ni d'esprit, ni d'émotion. Le mérite principal en est sans doute la finesse. M. Pierre Mille ne se livre pas à de longues considérations psychologiques. Cela ne l'empêche pas de glisser des remarques aiguës et témoignant d'un esprit clairvoyant. Il conte pour conter, et, le premier, s'amuse de son récit. De là vient l'allure un peu nonchalante du livre. On le voudrait parfois plus concis. Mais M. Pierre Mille serait-il autant lui-même ? Il excelle dans l'anecdote. Les lecteurs d'Anatole France l'aiment. Il use d'une langue simple. Il a des phrases heureuses : « Dans cette avalanche de frondaisons, un antique village dormait, tellement silencieux que cette œuvre des hommes semblait morte ». « Au clair de lune, dans

MEMENTO

(Très souvent seront mentionnés ici des ouvrages de valeur, que, seule, l'absence de place m'empêchera d'étudier plus longuement.)

L'EXPATRIÉ. — *André Thérive*. — C'est un livre fort estimable. Il appartient à cette catégorie d'ouvrages artificiels, construction bien réglée de l'esprit plutôt que cris des sens ; plus près du premier livre de Barrès (2) que des *Nouritures Terrestres*. Je ne lui

(1) M. Gide veut sans doute parler des pages des *Nouritures Terrestres*, où il chante Biskra. Ces pages comptent, en effet, non seulement parmi les plus belles, mais parmi les plus belles de toute la littérature.

(2) Mais non par l'idée

file, sous de grands peupliers, un pensionnat de petites filles dormait. » D'autres le sont moins : « Ça lui rappelait des choses et encore des choses. » Il est fort adroit en psychologie féminine. (Calmann Lévy ; 4 fr. 90.)

PRIÈRE SUR L'ENFANT MORT. — *Jane Catulle Mendès.* — C'est un livre très émouvant et, d'un bout à l'autre, une longue lamentation. M^{me} Jane Catulle Mendès eut son fils Primice tué pendant la guerre. Sa douleur s'épanche en ces pages. (Lemerre ; 7 fr.) M. A.

